

CINEMA

Big Norman is watching you

Dans "Vacancy", Nimrod Antal reprend les thèmes du maître Hitchcock, mais finit par decevoir par son manque d'audace.

Parfois il suffit d'une histoire simple pour faire quelque chose de grandiose. C'est ce qu'on se dit en lisant le synopsis de "Vacancy": un couple, une route de campagne, une panne de voiture et un hôtel très particulier, voire louche. On sait exactement où le metteur en scène veut en venir. Tout se déclenche vraiment au moment où le couple ferme la porte de la chambre derrière soi. L'horreur peut commencer.

Mais d'abord, revenons au hors-champ. Le motel perdu dans la campagne est depuis "Psycho" de Hitchcock le lieu par excellence de l'horreur américain. Et le tenancier du Pinewood Motel dans "Vacancy" a tout d'un Norman Bates. C'est un personnage en dehors du temps, qui essaie de reconstituer une entité spatio-temporelle révolue - ironiquement les années 50 - et dont on sait dès le premier plan qu'il cache quelque chose de très perturbant. Le couple aussi a tout du classique: deux Américains stressés, même sur-stressés et drogués - Prozac pour Madame, amphétamines pour Monsieur -, au bord du divorce et fuyant Los Angeles et Hollywood ainsi que la perte accidentelle de leur enfant. Leurs dialogues dérivent tout le temps vers des monolo-

gues ou des tirades sarcastiques. Décidément, ces deux-là n'ont absolument plus rien à se dire. Ce n'est qu'une fois en situation de vie ou de mort que la communication entre les deux reprend, même si elle se limite cette fois à des "I love you" ou des "We gotta make this together".

Quel intérêt Nimrod Antal avait-il à reprendre cette vieille recette dans laquelle le mal absolu - le tenancier du motel et ses acolytes pervers - con-

fronte l'innocence? Une telle situation peut donner lieu à des montages et effets intéressants et artistiques, mais était-il indispensable de revisiter le Bates Motel? L'entreprise présente des résultats plutôt réussis - dans la première partie du film en tout cas.

Déjà, la chambre dans laquelle le couple finit par s'installer est moins une chambre à coucher qu'une véritable scène. Extérieurement, elle

est tout à fait glauque et tenue dans le style des années 50 - et la dernière femme de ménage doit être passée par là vers le début des années 60.

Mais tout cela cache une machinerie perfide: des caméras filment la pièce sous tous les angles. Le Norman Bates du 21e siècle a sûrement vu et aimé les docu-soap du genre Big Brother. Et puis il a installé des trappes sous le tapis de la salle de

bain et un petit clic suffit pour allumer ou éteindre toutes les lumières de la chambre. Les objets dispersés dans la pièce en rajoutent: de vieilles cassettes vidéo avec des snuff movies - des meurtres et des viols filmés en live. Et dès que le couple a compris que les films horribles qu'ils regardent ont été tournés exactement dans la pièce dans laquelle ils se trouvent, les tueurs commencent à frapper aux portes.

Bien sûr que cette fois, la bande perverse n'a aucune chance - puisqu'on est dans un autre film, sur grand écran cette fois et là, ce sont les bons qui gagnent. Hélas. Autre déception, les tueurs sont malheureusement sans nom, sans profil et totalement interchangeable. C'est d'ailleurs là une des principales faiblesses du film: le manque de profil des personnages, qui ont été délaissés au profit d'effets de mise en scène. Les tueurs qui massacrent des innocents autant pour assouvir leur soif de sang et de violences que pour le fric - le marché de snuff movies est, dit-on, un business florissant -, se cachent derrière des masques. Et le couple a tout d'une (més)alliance à l'américaine, médiocre malgré le chic un peu upper class qui l'entoure. En bref, "Vacancy" est un film des chances ratées. On attend le prochain passage au Bates Motel.

Luc Caregari

Vacancy, à l'Utopolis



Il aurait fallu faire confiance au Guide Michelin pour bien choisir son hotel ... maintenant, c'est un peu tard.

POP

Pippi Langstrumpf kommt aus Barcelona

Schon wieder eine Band, die es ohne das Internet nie gegeben hätte: "I'm from Barcelona" sind zwar keine Spanier dafür aber musikalische Weltbürger.

Stirnrunzeln ist nicht mehr angesagt. Hat man sich bei dem durchgeknallten, australischen Popensemble "Architecture in Helsinki" noch Gedanken über den Bandnamen und die geographische Herkunft der Formation gemacht, so bleibt einem bei "I'm from Barcelona" nur noch ein rhythmisches Kopfnicken im Takt der Musik übrig.

"I'm from Barcelona" kommen aus Jönköping, einer ruhigen Kleinstadt im Süden Schwedens. Frontmann und Sänger Emanuel Lundgren, dessen Stimme an Beck erinnert, arbeitet am liebsten mit seinen Freunden zusammen und deren hat er viele. Und die scheinen alle genauso verrückt wie er selbst zu sein: Eine kunterbunte Ansammlung an lustigen Kerlen und Mädels mit überdimensionalen Hornbrillen, gestreiften Wollpullis, Karo-Krawatten und blond-rötlichen Lockenköpfen.

2005 fängt das Popmärchen an. Lundgrens Einzimmerwohnung ist selten leer. Immer wieder schauen Leute

bei ihm vorbei. Sie bringen viele verschiedene Instrumente mit und werkeln zusammen in endlosen Do-It-Yourself Sessions an einem Sound, der in kürzester Zeit die Internetforen und -blogs erobern wird. Lundgren komponiert zuckersüße Popmelodien und jeder kann seinen Senf dazugeben. Mittlerweile hat die Band einen lukrativen Majorplattenvertrag in der Tasche und tourt durch die Welt.

Der Song "We're from Barcelona", der mit kindlich-naiven Zeilen wie "We'll aim for the stars, we'll aim for your heart when the night comes and we'll bring you love. You'll be one of us when the night comes" kein Herz kalt lässt, wird die offizielle Fußballhymne des FC Barcelona. Ganze Stadien trällern vergnügt "Na Na Na Na" und tanzen im Takt. Barcelona ist nicht mehr einfach eine katalanische Stadt. Barcelona ist ein Lebensgefühl!

Offiziell besteht das Gutelaune-Kollektiv aus 29 Mitgliedern. Auf der Homepage

wird jeder einzelne Musiker und seine Rolle vorgestellt. Da gibt es z.B. "the Principle", den Anführer der Rasselbande, Lundgren himself, oder "the Duracell Bunny", das Energiebündel, oder auch "the Shoegazer". Emma, "the knitter", hat zur Tournee noch einige T-shirts und Ketten entworfen, die bei den Konzerten verkauft werden. Man kann sich vorstellen, wie witzig es im Tourbus der Schwe-

den zugeht. 29 Freunde ziehen aus in die große, weite Welt, um diese in allen Regenbogenfarben zu bemalen und ein kollektives Lächeln auf die Gesichter der Konzertgänger zu zaubern. Das Debütalbum heißt bedeutenderweise "Let Me Introduce My Friends".

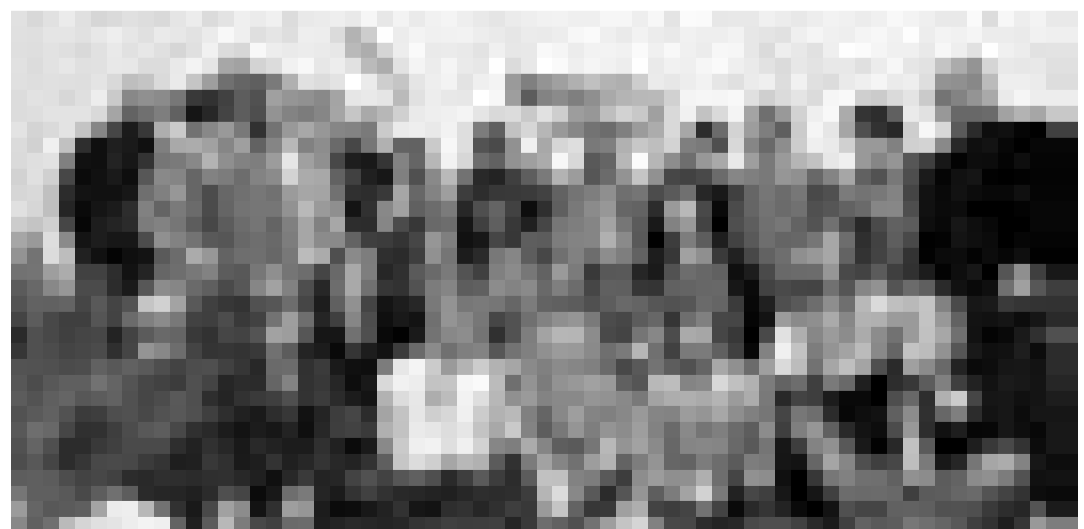
Jedes einzelne Bandmitglied steuert sein Talent bei. Wer kein Instrument spielt, singt eben im Hintergrund, klatscht mit den Händen, springt lustig auf der Bühne herum oder produziert auf originelle Weise verschiedene Rhythmen. Neben den klassischen Instrumenten wie Gitarre oder Synthesizer sind Mundharmonika, Banjo, Kazoo, Glockenspiel, Ukulele, Trompete und jedes nur denkbare Schlaginstrument mit von der Partie und münden in

ein herzerfrischendes Fest der Polyphonie.

Am 17. August werden sie auf einem Zwischenstopp zwischen dem Pukkelpop und dem Pstereo Festival im norwegischen Trondheim im Exit07 Halt machen und nach den Sternen im Luxemburger Nachthimmel greifen. So werden sie das Sommerloch mit ihren fröhlichen Melodien füllen. Sie werden von Baumhäusern, Briefsammlungen und Britneys Nervenzusammenbruch singen, und die Zuschauer werden munter mitwippen. Wer den Text nicht kennt, stimmt einfach zu einem freudigen "Na Na Na Na" ein und gehört doch dazu.

Audrey Horne

I'm from Barcelona, am 17. August im Exit 07 in Luxemburg.



Wer so viele Freunde hat, braucht sich nicht mehr auf der Bühne zu fürchten.